

*Charles Hervé-Gruyer*

*La Femme Feuille*

ROMAN

*Albin Michel*



*Pour mes filles  
Lila, Rose et Shanti,  
avec tout mon amour.*

*26 janvier*

Je viens d'aller te voir dans ton sommeil. Tu es si belle quand tu dors, Kulilu. Ton visage est rond comme la lune, tes traits sereins. J'ai effleuré tes cheveux noirs étalés sur l'oreiller, caressé ta peau mate et posé tout doucement un baiser sur ton front. Tes longs cils ont frémi. Tu rêves, mon enfant de la forêt ?

Cet après-midi, quand je suis allée te chercher à l'école, tu n'as pas couru vers moi avec ton entrain habituel. Tu as regardé Cédric, ton petit copain. Ses deux parents étaient là pour l'accueillir. Son père l'a soulevé de terre pour l'embrasser, puis le garçonnet a pris les mains de ses parents et ils se sont éloignés. Ils partaient pour le week-end, tous les trois.

Tu les regardais. Je t'ai prise dans mes bras.

– Il est où, mon papa ?

– Ton papa ? Eh bien... je ne sais pas. Tu veux ton goûter ?

Tu as fait non de la tête.

– Pourquoi je n'ai pas des cheveux blonds et des yeux comme toi ? Mes copines, elles disent que je suis pas ta fille. Cédric dit que tu m'as apotée !

## *La Femme Feuille*

– Adoptée ?

Kulilu, à trois ans tu me poses déjà de telles questions ? Je t'ai déposée par terre et me suis accroupie devant toi. J'ai pris ton visage dans mes mains. Des larmes perlaient dans tes yeux en amande.

– Kulilu, je suis ta maman, ta vraie maman. Tu es sortie de mon ventre. Simplement, tu ressembles à ton papa.

– Il est comment, mon papa ?

– Il est... C'est difficile de te le décrire. Il est très beau.

– Pourquoi il n'est pas avec nous ?

– Parce qu'il vit très loin d'ici...

– On pourrait aller le voir ?

– C'est impossible. Il vit dans un pays où on ne peut pas le rejoindre. Les portes se sont refermées derrière nous. Je te raconterai, un jour, je te le promets.

Tu n'as rien dit, tu continuais à me fixer de tes prunelles de jais, si grandes qu'elles remplissent presque entièrement tes yeux bridés. Je savais ce que tu pensais. Ta question, je la sentais venir depuis des semaines. Depuis que tu vas à l'école, précisément. Que tu vois les autres enfants avec une maman *et* un papa. Je t'ai serrée fort dans mes bras.

Il est où, ton père, Kulilu ? J'en crève de ne pas le savoir !

Peux-tu comprendre ? J'ai peur de ne pas trouver les mots pour te parler de lui. Comment t'expliquer d'où tu viens, toi qui as pour seul horizon les deux pièces où nous vivons, les rues étroites du V<sup>e</sup> arrondissement de Paris, l'école maternelle de la rue Mouffetard ? Comment te parler de la forêt, à toi qui ne connais des arbres que les marronniers du Jardin des Plantes ?

Laisse-moi un peu de temps, Kulilu. Je ne suis pas prête.

## *La Femme Feuille*

J'ai besoin d'écrire. Cela m'aidera à trouver les mots simples qu'une enfant peut comprendre.

Après t'avoir couchée, je suis allée dans la salle de bain et je me suis déshabillée. Juchée sur le lavabo, Lili, notre petit singe, me regardait de ses yeux noisette. J'ai ouvert en frissonnant la boîte en vannerie d'aruma que m'avait fabriquée ton père. Les brins clairs et foncés de la vannerie dessinent des motifs : un aigle chasseur de chauve-souris et des chenilles à deux têtes. J'ai étalé sur le carrelage tout ce que j'avais rapporté de là-bas. Une flûte en os de cariacou, des colliers en graines rouges et noires et d'autres en dents de singes. Des bracelets de graines également. Un petit bol de terre cuite portant des gravures d'animaux : une grenouille, un tapir, un jaguar... Une curieuse boîte faite dans la gorge d'un singe hurleur, qui contient des plumes de toucan pour les parures. Un couteau taillé dans un éclat de bambou. Une hache en pierre que j'avais polie moi-même, j'en étais si fière !

J'ai enfilé les colliers, attaché les bracelets autour de mes poignets. Lili était attentive. Notre cabinet de toilette est si petit que j'ai dû monter dans la douche pour pouvoir me regarder en entier dans le miroir. Tu te souviens, Lili ? Ces parures de plumes et de graines ont été mon seul vêtement pendant si longtemps !

Les poils blonds de mon pubis faisaient beaucoup rire les femmes indiennes. Elles sont presque glabres, elles. Leur sexe ressemble à celui des petites filles.

Et je faisais un peu peur aux garçons, avec mes yeux verts. Pour Arakoya, j'étais une curiosité exotique ! Il aimait s'approcher sans bruit derrière moi, et soudain je sentais

## *La Femme Feuille*

ses bras se refermer sur ma taille. Il me serrait fort contre son corps dur, musclé. Sa peau soyeuse était très douce.

Ces souvenirs remontent avec tant de force... Je ne sais plus qui je suis. Parfois je me sens comme une gamine. À d'autres moments je me sens vieille, car j'ai déjà vécu deux vies.

Clim or not clim ? Telle était la question de ma première nuit sous les tropiques. Allumée, la climatisation soufflait un air froid agréable. Le drap tiré jusqu'au menton, je me sentais bien, mais j'avais l'impression de me trouver coupée du monde, avec un réacteur d'avion pour seule compagne. La clim éteinte, d'un seul coup la moiteur de la nuit me tombait dessus, le vacarme des crapauds-buffles et autres animaux noctambules reprenait, assourdissant. Les anophèles dansaient leur sarabande autour de la moustiquaire, à la recherche du moindre orifice leur permettant de se jeter voracement à l'assaut de ma peau sucrée.

J'avais atterri le matin même en Guyane. Mon grand voyage avait failli tourner court dès l'aéroport de Roissy. Au comptoir d'Air France, l'agent ne voulait pas me laisser embarquer. Motif : 35 kilos de bagages, 10 de trop ! Et je n'avais pas de quoi payer l'excédent. J'ai fini par me fâcher. « Qu'est-ce que vous croyez ? lui criais-je, que je pars en vacances ? 35 kilos de bikinis, c'est ça ? » Je vidai mon sac sur son comptoir, tous les livres et les photocopiés empruntés à la bibliothèque de la Sorbonne : *Devenir des peuples autochtones en Guyane française, Sémantique des langues*



## *La Femme Feuille*

*amérindiennes, Noirs marrons des Guyanes, Batraciens et broméliacées de la canopée en forêt primaire...* Quand j'ai posé sur la pile *Dynamique de la colonisation des chablis par les cécropiacées*, le pauvre homme a crié grâce et j'ai pu passer, au grand soulagement des passagers qui s'impatientaient.

Mon père avait rêvé d'un fils sportif, un rugbyman comme lui. Il avait fait la grimace en découvrant son aînée sur les clichés floconneux de l'échographie. Une fille qui allait se révéler, au fil des ans, être une parfaite petite intello, la seule de la famille à faire des études... la seule à lire, en fait. Les livres étaient mon univers, j'aimais leur compagnie, elle me donnait l'impression de me démarquer, d'être savante.

Ce jour où je débarquai à Cayenne, j'avais dix-huit ans et j'étais en deuxième année de DEUG d'ethnologie. En fac d'ethno, j'étais comme un poisson dans l'eau. Depuis l'enfance, je dévorais tous les récits de voyages que je pouvais trouver. Partir, fuir le cocon familial étouffant où je ne pouvais déployer mes ailes... J'avais soif de grands espaces, de liberté. Mon Grand Rêve : explorer l'Amazonie et rencontrer les Indiens. Par chance, mon père avait été muté trois mois plus tôt en Guyane. Maman et Anne, dite Titane, ma petite sœur, l'avaient accompagné. Je les rejoignais pour les vacances de février. Au retour, je devais passer mes partiels.

Ma petite tête était farcie de connaissances. Il ne manquait plus que de confronter ce savoir à la réalité. J'étais bien décidée à profiter à fond de ces trois semaines « de terrain » en Guyane, pour décrocher une bonne note aux partiels.

En sortant de l'Airbus à Rochambeau, l'aéroport de

## *La Femme Feuille*

Cayenne, après huit heures de vol, j'ai suffoqué tellement l'air était chaud et moite. J'avais quitté Paris sous des tourbillons de neige fondue et sale. Ici aussi, il pleuvait, mais la pluie était toute différente. Elle sentait la chlorophylle, l'humus. En marchant sur la piste, j'ai aperçu ma famille qui me faisait de grands signes derrière les barrières. Papa est gendarme, il m'attendait en uniforme, short kaki, chemisette idem, galons et képi. C'est un homme de taille moyenne, musclé, avec le visage décidé d'un homme d'action, toujours sérieux. J'eus la surprise de découvrir maman bronzée, une première ! Habituellement si classique dans ses choix vestimentaires, elle était vêtue, comme Titane, d'une petite robe à fleurs chatoyante, très courte. Je ne pus m'empêcher de penser qu'elle avait l'air déguisée. Boudinée dans cette cotonnade moulante, elle semblait incongrue sous les palmiers de l'aéroport. Titane, un joli brin de fille entrant dans l'adolescence, sautait sur place dans sa hâte de me retrouver, en moulinant des bras dans l'air moite. Elle était toute bronzée, elle aussi, les cheveux éclaircis par le soleil ; ses yeux en paraissaient d'autant plus bleus. Ils étaient tous les trois rayonnants. Un élan de tendresse m'envahit. J'ai récupéré mon bagage et me suis hâtée vers eux.

J'ai résisté à l'assaut d'Anne la tornade, sauté au cou de ma mère puis me suis tournée vers papa sans réussir à masquer complètement une ombre de réticence.

– Bonjour, papa, t'es venu en uniforme ?

– Désolé, ma chérie, j'étais de service ce matin. Tu as fait bon voyage ?

J'avais toujours eu honte, vis-à-vis de mes copines, d'avoir un père gendarme. Cela le blessait et je m'en voulais

## *La Femme Feuille*

aussitôt d'avoir laissé échapper ma remarque. Heureusement, Titane fit diversion en s'emparant de mon bagage.

– Ouf ! Il pèse une tonne, ton sac ! Qu'est-ce que tu trimballes ? Des cadeaux de Paris, j'espère ?

– Désolée, des bouquins ! J'ai bien l'intention de profiter des vacances pour travailler.

Titane a pris une mine dégoûtée.

– T'as dit un gros mot, là ! Profiter des vacances pour... travailler ?

– J'ai toujours l'intention de faire un mémoire sur les Amérindiens de Guyane, plus tard, quand je serai en maîtrise.

– Tu risques d'être déçue, parce qu'en Guyane il n'y a plus d'Indiens ! Je n'en ai vu aucun.

Mon père est intervenu :

– Ce n'est pas tout à fait vrai. Il reste plusieurs ethnies, les Galibis, les Wayampis, les Wayanas, les Émerillons... Mais ils sont acculturés et mal en point.

Nous nous sommes engouffrés dans un break de la gendarmerie et avons fait un détour par Cayenne avant de partir pour Kourou. Dans le vieux centre de la ville, la voiture de fonction longeait des maisons coloniales délabrées, aux immenses toitures de tôles rouillées, des magasins chinois ou libanais débordant de hamacs multicolores, des boutiques de souvenirs proposant pêle-mêle papillons sous verre, objets en bois tourné, faux artisanat amérindien... Papa, maman et Titane me racontaient tout à la fois, excités comme des gosses. C'était la première affectation de papa outre-mer, la première fois, en fait, que la famille voyageait. Mes vacances, jusqu'au bac, je les avais passées en compagnie de Titane dans le Jura, au centre de

## *La Femme Feuille*

vacances du comité d'entreprise de la boîte de maman, ou en camping avec les parents, les années fastes.

Une fois sortis du quartier du marché, la capitale administrative de la Guyane avait un air de ville provinciale bourgeoise et endormie, avec ses feux rouges, ses supermarchés, ses bureaux de poste et le drapeau tricolore flottant sur les blanches colonnades de la préfecture. L'avenue Charles-de-Gaulle, principale artère commerçante, me parut être un monument d'ennui avec ses vitrines standardisées.

– Tu vois que ça ne sera pas facile de rencontrer des Indiens, a dit papa. Les dernières tribus vivent loin dans la forêt.

– Je croyais qu'ils avaient tous disparu ? demanda Titane.

– Pas encore. La politique, ici, c'est d'intégrer les derniers Indiens à la société guyanaise – qui n'est d'ailleurs pas franchement prête à leur faire une place. Alors, forcément, ils oublient leurs coutumes. C'est inexorable.

– Pourtant, tu ne m'avais pas dit qu'une tribu préparait une cérémonie ? intervint ma mère.

– Effectivement, cela me revient. Mes collègues de Maripasoula nous ont signalé que les Urukuyanas vont célébrer leurs rites d'initiation la semaine prochaine, ce qui est assez exceptionnel. Cela fait une dizaine d'années qu'ils ne l'ont pas fait.

– Le maraké ? ai-je demandé.

– Comment le sais-tu ?

– J'ai lu une publication là-dessus. Ce sont des rites extraordinaires ! Tu crois qu'on pourrait y assister ?

– Hélas non, ces cérémonies ne sont pas ouvertes aux touristes. En plus, les Urukuyanas vivent dans le Sud guya-

## *La Femme Feuille*

nais, dans une zone réservée aux Indiens. Il faut une autorisation préfectorale pour s'y rendre.

On s'est arrêtés boire un ti'punch au Bar des Palmistes. Titane m'a expliqué qu'autrefois c'était un repaire d'aventuriers et d'orpailleurs. J'ai fermé les yeux, m'efforçant d'imaginer Blaise Cendrars attablé devant un scotch en compagnie d'un bagnard relégué, puis je les ai rouverts, j'ai regardé les palmiers devant le bar, immobiles dans la lumière crue du soleil. J'étais hébétée, assommée par le voyage. Étrangement décalée, je n'arrivais pas à me mettre au diapason de la joie des miens. Mes sens étaient assaillis de senteurs, de couleurs, mais ma tête résistait. Avant de partir, j'avais lu tant de choses sur ce département d'outre-mer en pleine mutation que je pensais en savoir plus que les parents et Titane, qui continuaient à s'extasier sur les vestiges d'une authenticité perdue, offerts en pâture à la naïveté de touristes en mal d'exotisme. Ils m'énervaient avec leurs émerveillements puérils.

– La caserne, elle est comment ? ai-je fini par demander.

– Surprise, surprise ! a répondu Titane.

Les parents et Titane ont ri de ma tête lorsque j'ai découvert une demeure de bois toute blanche, bien proportionnée, entourée d'une véranda largement ouverte sur un luxuriant fouillis de cocotiers, d'hibiscus et autres fleurs tropicales.

– C'est ça, la caserne ? ai-je demandé.

Mon père avait loué cette jolie maison néocoloniale des faubourgs chics de Kourou en mon honneur. Une petite folie, même avec sa prime d'expatrié !

## *La Femme Feuille*

– On n’avait pas envie de te voir faire la tronche pendant trois semaines !

Maman a fait taire Titane d’un geste.

– Papa a eu cette gentille attention pour les vacances.

– Vos vacances, a-t-il précisé. Je vous laisse, je dois me dépêcher de rejoindre la base.

Il a fait une rapide incursion jusqu’au bar, s’est servi un whisky qu’il a bu d’un coup, debout, avant de s’éloigner. Juste cette nuit-là, la première de mon séjour sur le continent sud-américain, il y avait à Kourou, « port spatial de l’Europe » – comme l’annonçaient fièrement les pancartes à l’entrée de la ville –, un tir de la fusée Ariane, et papa participait à la surveillance des abords de la zone de tir, tandis que les légionnaires patrouillaient dans la savane alentour. Ma mère, ma sœur et moi avions la permission de le rejoindre pour assister au lancement. Je me sentais un peu comateuse à cause du décalage horaire, mais maman et Titane avaient l’air tellement contentes – ce genre d’événement était quand même rare – que j’ai accepté de les accompagner.

Je dois reconnaître que je n’ai pas été déçue. C’était grandiose. Grâce aux relations de papa, nous étions dans la salle réservée à la presse et aux VIP, séparée de la salle de contrôle du tir par une simple baie vitrée. Nous avons pu suivre le lancement sur des écrans géants, seconde après seconde. Quelle tension avant le tir, et quel soulagement lorsque Ariane s’est arrachée à la pesanteur à grand renfort de flammes et de fumée, a pris sa trajectoire, largué le premier étage ! Un moment de défoulement collectif inoubliable.

Nous avons repris la voiture toutes les trois pour rentrer,

## La Femme Feuille

roulant dans la forêt sombre. La pluie s'était mise à tomber d'un coup, diluvienne. Les phares accrochaient parfois des yeux lumineux qui se hâtaient de disparaître dans les fourrés. On a couru jusqu'à la maison dans les flaques, trempées par la pluie chaude, en riant comme des gosses. Je me suis glissée nue et mouillée sous ma moustiquaire.

Mais à cause de cette foutue clim, à cause du décalage horaire, d'Ariane et de tout le reste, je ne dormais pas. J'écoutais les bruits de la jungle.

À un moment, j'ai sursauté. Ça bougeait *en dessous*, dans la pièce principale (ma chambre était au premier étage). Un animal devait être entré dans la maison, ouverte sur la véranda et le jardin tropical, tout autour. Qu'est-ce que c'était ? Un serpent n'aurait pas fait de bruit. Un chien ? Plus exotique : un agouti ? un singe ? un *jaguar* ? Il ne fallait pas rater ça. J'ai descendu l'escalier sans un bruit, pieds nus. Ça bougeait toujours dans le salon. Une marche a grincé et les bruits ont stoppé net. Je suis restée un long moment silencieuse. Plus rien ne remuait dans la pièce, mais je *savais* que la bête était toujours là. Pas un jaguar, si près de Kourou, quand même ! J'ai glissé la main jusqu'à l'interrupteur, et j'ai allumé.

Au même moment on m'a saisie par-derrière, une main s'est plaquée sur ma bouche pour m'empêcher de hurler. Un instant, mon cœur s'est arrêté de battre. Dans le salon, un individu cagoulé glissait rapidement des objets dans un sac. La peau de ses mains était noire. L'autre me serrait avec une force terrible, je n'arrivais pas à respirer et commençais à suffoquer. J'ai cherché à lui mordre la main. Sa peau était lisse et cuivrée, glabre. Le Noir avait rempli son

## *La Femme Feuille*

sac et déjà sautait sur la véranda. Son complice m'étreignait toujours, son cœur battait follement. Je l'ai senti hésitant et ça m'a donné du courage. Je lui ai enfoncé mon coude dans les côtes. Il m'a poussée violemment pour s'enfuir à son tour. Tout ça s'est déroulé en quelques secondes, je n'ai même pas eu le temps de réfléchir. Je lui ai arraché sa cagoule. L'espace d'un instant, j'ai vu son visage. C'était un jeune Amérindien. Il était très beau.

Il m'a regardée, l'air affolé. Et puis il a couru et a sauté par-dessus la balustrade.

Mes jambes tremblaient, j'étais incapable de bouger. J'ai juste entendu une voiture démarrer en trombe sur le chemin de latérite.